Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Le sonneur d’alarme perpétuel

24.08.2021.



Les événements commémoratifs ou « à la mémoire de » sont souvent ennuyeux : pas toujours sincères, les éloges se succèdent et, pas toujours convaincant, le portrait d’un saint/d’une sainte nous est dévoilé. Rien de tout ce rituel ne s’est déroulé à la Fondation Jan Michalski le 22 août. Ce jour-là un hommage a été rendu à Vladimir Dimitrijević, cet exilé serbe qui créa les Éditions de L’Âge d’Homme à Lausanne en 1966 et développa en quarante-cinq ans un vaste catalogue de plus de 4000 titres, avec une attention particulière vouée à la littérature slave et russe, en passant du philosophe religieux russe Lev Chestov au « Petit livre rouge» de Mao. La raison de cet hommage ? Les dix ans de son décès tragique. Les lecteurs assidus de ce blog se souviendront peut-être que mon tout premier poste lui avait été dédié, l’été dernier – j’avais publié la traduction de mon ancien interview avec lui, seul document qui existe en langue russe.

Dimanche dernier à Montricher, la parole fut donnée aux personnes qui l’ont connu

beaucoup mieux que moi. Malgré leur âge moyen plus que respectable, ils ont tous conquis le public par la vivacité de leur esprit, leur mémoire infaillible, leur connaissance profonde des sujets et, surtout, par leur amour et leur admiration envers « Dimitri », comme ses amis l'appelaient, en estropiant son nom de famille. Le Professeur Georges Nivat naviguait, avec son aisance habituelle, dans les hautes mers de la littérature mondiale, en passant de Tolstoï à Proust et en revivant avec nous sa première rencontre téléphonique avec VD à propos du roman « Pétersbourg » d'Andreï Biely qui lança la collection « Slavica ». (Notez la drôle de coïncidence des initiales de Vladimir Dimitrijević avec celles du nom du canton qu'il a choisi pour son domicile.)

Claude Frochaux, un confrère et ami depuis 1962, a partagé des anecdotes hilarantes concernant Dimitrijević, avec qui il était, selon ses propres dires, en désaccord sur à peu près tout mais dont il ne pouvait se séparer. En voilà une, à titre d'exemple. Quand Dimitrijević, personnage suspect aux yeux de beaucoup, a décidé d'officialiser sa présence en Suisse, il a été interviewé par un fonctionnaire jurassien. A la question « que ferait-il si les Russes envahissaient la Suisse et arrivaient jusqu'à votre maison ?», Vladimir Dimitrijević répondit tout naturellement : «*Je leur cognerai sur les têtes* ». Outré, le fonctionnaire s'exclama: *« Mais non, Monsieur ! la bonne réponse serait « Je me mettrai à la disposition des autorités ! »* Claire Hillebrand, l'ancienne libraire du « Rameau d'or » à Plainpalais lut quelques-unes des 300 cartes postales reçues de Vladimir Dimitrijević au cours des 26 ans de leur collaboration et amitié.

François Debluë parla des relations « auteur-éditeur », Jacques Scherreur évoqua le travail d'équipe et Thierry Wolton appela - l'attitude de Dimitrijević face au monde communiste. Le portrait qu'on a pu s'en faire est celui d'une personne passionnée, un orthodoxe dévoué, un anarchiste de droite, un réactionnaire (du verbe « réagir ») avec un radar extraordinaire pour le talent littéraire, un éditeur audacieux qui osait publier les auteurs avant leur approbation générale. Mais surtout et avant tout – un passeur infatigable, celui, qui, dans sa propre définition, « rend ce qu'il a reçu ». On avait le sentiment qu'il était avec nous dans la salle (surtout grâce à l'extrait de l'émission « L'Apostrophe » de Bernard Pivot, filmée en 1986, en sa présence). Le temps nous manquait pour parler encore et encore de lui et de ses livres qu'il tenait tant à partager. J'ai appris plein de choses sur Vladimir ce dimanche ! Entre autres, j'ai reçu la réponse à la question pourquoi Dimitrijević, alors un éditeur débutant, avait décidé de publier les douze volumes (!) du « Journal intime » du philosophe genevois Henri-Frédéric Amiel (1821-1881)? La réponse est pourtant simple et suffisante : il avait découvert que ce livre (dans sa version abrégée, j'imagine) se trouvait sur la table de chevet de Léon Tolstoï, à côté de la Bible.

Russe d'origine et avide lectrice, je suis évidemment très reconnaissante à Vladimir Dimitrijević d'avoir introduit au monde francophone ce qu'il y a de mieux dans mon pays – sa grande littérature humaniste qui survivra à tous les régimes politiques, souvent inhumains… Mais j'aimerai extraire de la longue liste des publications dues à Dimitrijević un livre en particulier : « Vie et destin » de Vassily Grossman, qu'il a été le premier à publier, en 1980, en russe (!) et en français – il n'a paru en Russie qu'en 1989, après l'arrivée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev. Les manuscrits de cette œuvre magistrale, achevée en 1962 et aussitôt censurée en Union soviétique, ont été transférés sur microfilms par Andrei Sakharov et sortis d'URSS par l'écrivain et dissident Vladimir Voïnovitch pour être déchiffrés par les professeurs émigrés, Shimon Markish (Genève) et Efim Etkind (Paris). Formellement le second volet du diptyque de Grossman sur Stalingrad, est une fresque gigantesque de la société soviétique pendant la Grande guerre patriotique de 1941-1945, clairement inspirée de « Guerre et Paix » de Tolstoï. C'est aussi la première œuvre littéraire

russe qui parle ouvertement et sans équivoques de l’antisémitisme d’État en Union soviétique. (Une fois que vous aurez terminé ce pavé de 1000 pages qu’il est impossible de lâcher après s’être familiarisé avec ses innombrables personnages, passez directement à un autre roman de Grossman, «Tout passe », dont on doit la première publication en français à Vladimir Dimitrijević également.)

Je suis aussi très reconnaissante à Mme Vera Michalski-Hoffmann. Non seulement elle a organisé cette journée très réussie de la commémoration à la Fondation à Montricher, mais elle a surtout, – en étant à la tête des Éditions Noir sur Blanc – acheté la grande partie du catalogue de VD pour que les livres choisis par son concurrent dans la profession – dans notre première interview elle l’appelait en souriant, son « meilleur ennemi » – puissent revoir le jour dans les nouvelles éditions, rassemblés dans la série qui lui est consacrée, « La Bibliothèque de Dimitri ». Chaque livre sonne l’alarme sur les malheurs de notre monde, sur les dictatures, sur la violance, sur l'humiliations des faibles et sans defence. En continuant à les lire, nous avons tous la possibilité de rendre hommage au grand éditeur qu’était Vladimir Dimitrijević.

Fondation Jan Michalski

Source URL: *https://rusaccent.ch/blogpost/30976*